

Le no. 61 de la revue *Quo vadis, Romania?* vient de paraître. Il contient sur les pages 132-135 un compte-rendu de l'ouvrage *Ecrire la guerre de Libération 1954-1962*, paru chez Mars-A Publicatins en 2022, On peut trouver le compte rendu original en allemand, signé Georg Kremnitz, sous l'adresse suivante : <https://quovadisromania.univie.ac.at>

## CRITIQUE

Chalet Achour, Christiane (dir.) et collectif, 2022. *Écrire la guerre de libération 1954-1962. Textes algériens. Mosaïque littéraire*. Rilhac-Rancon : Mars-A Publications, 112 pages.

Depuis la fin de ce qui est communément appelé ici « la Guerre d'Algérie », et qui est connu en Algérie et dans de nombreuses parties du monde comme « la guerre de Libération », plus de soixante ans se sont écoulés. Ceux qui ont vécu cette époque la voient encore clairement devant leurs yeux : une période de violence et de négation des droits de l'Homme. Les Algériens réclamaient l'autodétermination qui leur était due, et les réponses des gouvernements français ont été la répression, la torture et les exécutions judiciaires, en bref, le refus de ces mêmes droits qui avaient été officiellement défendus pendant la Seconde Guerre mondiale. La France n'avait tiré aucune conséquence sérieuse de sa défaite dans la guerre coloniale au Vietnam et en Indochine (1954).

La confrontation en Algérie ne commence pas en 1954 : Afifa Bererhi rappelle à juste titre dans son texte sur Kateb Yacine (page 21) que la guerre pour l'indépendance commence en réalité ce 8 mai 1945 - le jour de la capitulation allemande - à Sétif, lorsque la foule en fête réclame plus de droits pour la population autochtone et que l'armée française répond par une pluie de balles qui débouche sur un massacre ; s'ensuivent de nombreuses arrestations. Jusque-là, un compromis d'intérêts aurait (peut-être) encore été possible. Néanmoins, par la suite, certaines forces politiques ont encore tenté de parvenir à un tel compromis. Il échoue principalement à cause du manque de volonté des soi-disant Français d'Algérie (plus tard appelés Pieds-noirs) à faire des compromis, qui disposaient également de beaucoup d'influence à Paris. En réponse, les Algériens proclament la Guerre d'Indépendance le 1er novembre 1954.

Après sept ans et demi de lutte, l'Algérie peut officiellement déclarer son indépendance le 5 juillet 1962, mettant ainsi fin à l'ère de la colonisation. Le chemin fut sanglant.

Cette guerre est menée, entre autres, avec des armes intellectuelles ; une littérature anticolonialiste voit le jour, souvent en français, parfois en arabe et (beaucoup plus rarement par écrit) dans les variétés du tamazight. Une nouvelle littérature algérienne émerge et dispute la place à la littérature existante, car elle ne parle plus des idylles des colonisateurs, mais exprime les espoirs de la population à se libérer, qui étaient étouffés par les administrations françaises successives qui les ont toujours maintenues dans une situation de dépendance. Ironiquement, certains des auteurs et autrices représentés ici comptent aujourd'hui parmi les grandes voix de la « Francophonie », c'est-à-dire qu'ils sont réclamés par le côté qu'ils combattaient à l'époque.

La littérature algérienne de l'époque de la guerre est présentée dans ce volume de deux manières : par des textes originaux, généralement courts (treize au total), de l'époque, et par des analyses de chercheuses contemporaines. Celles-ci, à une exception près, ont vécu cette période, elles n'analysent pas seulement, mais témoignent également de leur propre expérience. Elles cherchent à transmettre une impression des ambiances de l'époque et de la souffrance des gens. De courtes présentations biographiques sont ajoutées aux analyses. Les

textes discutés sont ceux qui ont le plus personnellement touché chacune d'elles.

Parmi les auteurs et autrices de l'époque de la guerre qui prennent la parole ou sont considérés, figurent Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Jean Sénac, Assia Djebar, pour ne nommer que les plus célèbres. Les réflexions sur les trois textes qui ont été écrits après la fin de la guerre me semblent particulièrement intéressantes, notamment sur celui de la médecin Yamina Mechakra, influencée par Kateb Yacine, et à qui Christiane Chaulet Achour consacre un texte beau et précis, sur celui de l'enseignante Maïssa Bey, sur lequel Zohra Bouchentouf écrit une analyse, et sur celui de l'ancienne moudjahida, aujourd'hui très âgée, Yamina Cherrad Bennaceur, discuté par Souad Hadj-Ali Mouhoub (malheureusement, une esquisse biographique de Mme Cherrad Bennaceur manque). Un rôle particulier est joué dans cet ensemble par Frantz Fanon de Martinique, grand théoricien de l'anticolonialisme, qui s'est joint à la lutte pour la liberté algérienne en tant que psychiatre en chef de l'hôpital de Blida et dont l'engagement est discuté dans un texte des regrettés Pierre et Claudine Chaulet. Sa courte vie (1925-1961) apparaît comme une forme condensée des espoirs et des désillusions de l'anticolonialisme ; le suicide de sa veuve Josie en 1989 (après une agression) a été pour moi le point où j'ai dû prendre conscience pour la première fois de la crise de la société algérienne.

Les textes et analyses démontrent avec quelle cruauté cette lutte a été menée, d'autre part, à quel point les deux cultures, celle des colonisés et celle des colonisateurs, étaient déjà étroitement liées. Adriana Lassel raconte par exemple dans sa contribution sur Mouloud Feraoun son déchirement intérieur (il note une fois dans ses journaux : « Il y a en moi le Français, il y a en moi le Kabyle ») ; cet homme, qui aurait pu jouer un rôle important de pont après l'indépendance, est assassiné au moment du cessez-le-feu de 1962 par un commando de l'OAS, qui combattait l'indépendance. L'Algérie ayant été rapidement transformée en colonie de peuplement après la conquête - suite à la défaite de la France en 1871, de nombreux Alsaciens s'y sont installés, ainsi que des immigrants venant d'Espagne et d'autres pays méditerranéens - les Algériens, qu'ils soient Arabes ou Kabyles, ont été rapidement et impitoyablement persécutés et maintenus dans une situation de dépendance. D'un autre côté, ils ne se sont jamais résignés, et tout au long de la période de l'occupation française, des soulèvements ont eu lieu régulièrement, qui ont été réprimés dans le sang. De ce fait, et à cause de l'arrogance coloniale des conquérants, la situation est restée tendue ; il n'y a pas eu de réconciliation possible.

Parler d'un livre comme celui-ci est difficile : les courts textes de l'époque parlent d'eux-mêmes, ils doivent être lus dans leur langue originale, et analyser à nouveau les analyses pourrait ajouter peu à leurs découvertes. Il est frappant de constater le nombre de voix féminines de l'époque de la lutte : déjà Frantz Fanon a écrit un long essai « L'Algérie se dévoile » (dans l'ouvrage qui s'appelait à l'origine *L'an V de la Révolution algérienne*, Paris : Maspero, 1959, puis *Sociologie d'une révolution*) ; malheureusement, cette émancipation n'a pas duré, les gouvernements conservateurs issus de l'indépendance ont tenté – pas toujours avec succès – de renvoyer les femmes à leur rôle traditionnel. C'est pourquoi le présent volume est également écrit par un groupe de femmes qui réclament implicitement ce qui leur a été repris après l'indépendance (ce n'est pas une expérience unique : dans chaque guerre, les femmes doivent assumer de nombreux rôles habituellement occupés par des hommes, mais après la guerre, ceux-ci tentent de les repousser hors de ces positions).

Tous les textes imprimés et analysés sont écrits en français. Cela signifie que le volume met en lumière une expression de la lutte pour l'indépendance. Il faut imaginer, en lisant, qu'il existe également l'autre côté, qui s'exprime dans d'autres langues. Et il y a naturellement aussi le côté des oppresseurs, qui se sont exprimés, avec un certain recul dans le temps, et qui sont

devenus par la suite les premiers piliers de l'extrême droite en France. Et il y a des Français qui se sont rangés du côté des Algériens et qui ont parfois pris de grands risques personnels.

Les textes tardifs de Yamina Mechakra *La grotte éclatée* (1979) et Maïssa Bey *Entendez-vous dans nos montagnes* (2002) m'impressionnent profondément, car ils éclairent la période de la guerre et de la misère avec une certaine distance, avec la profondeur de l'expérience vécue jusqu'à présent. Cependant, l'œuvre qui laisse la plus profonde impression est le témoignage de Yamina Cherrad Bennaceur dans *Six ans au maquis* (2017), où l'auteure relate la vie quotidienne des insurgés avec lesquels elle a partagé son existence ; elle met en évidence en particulier la solidarité des démunis qui n'hésitent jamais à partager ce peu qu'ils ont avec les combattants. En lisant cela, je me suis souvent rappelé les récits d'Helena Kuchar, une Slovène de Carinthie (1906-1985), dont les écrits ont été publiés bien des années après les événements, en 1984 sous le titre *Jelka. Aus dem Leben einer Kärntner Partisanin* (aujourd'hui : Klagenfurt/Celovec : Drava, 2009) ; elle y évoque également fréquemment la solidarité des nécessiteux.

Comme on le sait, la guerre s'est terminée par l'indépendance. Mais quelle indépendance ? La plupart des auteures des analyses vivent aujourd'hui à l'étranger, chassées par la guerre civile non déclarée des années 90 et la période de stagnation qui a suivi sous la présidence d'Abd al-Asis Bouteflika. Et de nombreux auteurs survivants des textes de l'époque de la guerre ont également quitté le pays plus tard. Les espoirs de Frantz Fanon ne se sont pas réalisés, mais malheureusement, ses craintes exprimées dans *Les damnés de la terre* (1961) juste avant sa mort se sont concrétisées.

C'est peut-être précisément pour cette raison que ce petit ouvrage est particulièrement recommandé : il montre comment les êtres humains peuvent se dépasser, mais aussi comment de grands espoirs se transforment souvent en déception. En tout cas, on peut recommander la lecture non seulement des analyses, mais aussi des titres analysés à tout le monde !

Oberwaltersdorf, le 1er février 2023